

De la création en art et en littérature

Michelle Morin

L'Harmattan 2017.

Présentation : Jean Nadal

C'est par une importante préface d'Alberto Eiguer que s'ouvre *De la création en art et en littérature* de Michelle Morin.

Le préfacier souligne la richesse de l'ouvrage s'engageant dans les domaines les plus variés – littérature, peinture, musique et danse – pour affiner le processus créateur reprenant et soulignant le statut de la femme. « Elle serait à la pointe de la découverte novatrice » – mais elle peut se l'interdire – « effrayée peut-être, par la portée de son art et la crainte de rivaliser, voire de dépasser, un frère, un conjoint... »

À partir de nombreux exemples – allant par exemple de Gounod à Wagner, Cézanne, Van Gogh, Egon Schiele, Séraphine de Senlis – l'auteure met en lumière les trois temps du processus créateur à savoir « fécondation ou inspiration du créateur, gestation puis accouchement de l'œuvre et aux fantasmes qui s'y rapportent ».

J'étais très sensible à l'approche que propose Michelle Morin – dans le cadre du processus onirique – soulignant l'analogie entre le travail du rêve et le travail de l'œuvre et de la toile. Il s'agit de la restauration et recréation de l'objet perdu, l'élaboration des pertes archaïques, de la négativité et des traumatismes sexuels. D'une manière indirecte cette position analytique rejoint les perspectives des praticiens de l'art-thérapie (cf. *Psychose et langages*, Jean Broustra, L'Harmattan 2018).

Se référant à la satisfaction du désir et au jeu pulsionnel, l'auteure envisage l'espace de la création comme « *aire de jeux des adultes* » dans la perspective winnicottienne de l'illusion-désillusionnement d'une part, et de l'autre vis-à-vis de la question centrale du transfert et de la transmission dans le prolongement de cette « *identification héroïque* » selon la formulation de Daniel Lagache, reprise et développée par Didier Anzieu. Cette réaction de Cézanne en révolte contre son père et la société, refusant tout compromis, considéré comme le pionnier de l'abstraction, ce que revendiquent autant Kandinsky que Malevitch annonçant la dissolution du corps propre et le renoncement à l'objet. C'est une entrée, d'une manière paradoxale, dans l'espace du blanc cet im(re)présentable de la scène originaire, de l'absolu, du rien, du vide, de la spiritualité, positions métapsychiques, philosophico-mystiques mais qui, avec Schopenhauer et Hegel, accordent à l'art, le pouvoir de résoudre l'opposition entre la matière et l'esprit.

Mais la position de Michelle Morin nous ramène à la réalité du corps car « si le corps est médiation entre le monde extérieur et la psyché, le danseur et le chorégraphe parlent avec leur corps ». C'est l'occasion d'ouvrir un thème important concernant le langage du corps.

Le fonctionnement pulsionnel dans l'art pictural et le passage de l'hallucinatoire à l'hallucination et au délire s'ouvrent sur une belle étude sur Van Gogh et Gauguin quant à la question du regard et des pulsions scopiques et d'emprises.

Le *travail de la page blanche* chez l'écrivain, ou *de la toile* chez le peintre tiennent une place importante – de Caravage à Dali – et donnent l'occasion d'éclairer la question du sexuel dans la création artistique et de souligner, en filigrane, que l'œuvre d'art est porteuse d'impensés certes, mais aussi d'une conception du monde – *d'une pensée*.

Tout le long de son ouvrage, Michelle Morin s'est attachée à nous montrer comment, eu égard à la bipolarité pulsionnelle, se met en œuvre le processus onirique dans l'acte de création et combien le *continuum hallucinatoire* est essentiel pour éclairer la question du négatif et de la continuité et discontinuité psychique.

D'une écriture claire, solidement étayée, et riche d'illustrations, cet ouvrage s'adresse à un large public à qui je le recommande.